

Brouillon du texte paru in : *Sprachtheorie und Theorie der Sprachwissenschaft. Festschrift für Rudolf Engler*, R. Liver, I. Werlen & P. Wunderli (éds), Tübingen, Gunter Narr, 1990, 208-220.

## Conscience du locuteur et savoir du linguiste

Marie-José [Reichler-]Béguelin  
Université de Fribourg

Il est important de remarquer que la perspective statique concerne à la fois les sujets parlants et le linguiste; la perspective des objets statiques concerne soit la masse parlante soit la grammaire.

Saussure, *CLG/E* 1496: III C 371-2

0. On admet communément que les sujets parlants, du fait même qu'ils pratiquent leur langue, possèdent de celle-ci une certaine connaissance, un savoir de type non conceptualisé, qualifié par la linguistique tantôt de *naïf*, tantôt de *spontané*. De leur côté, les écrits spécialisés des linguistes véhiculent, sur la langue et les langues, une forme de connaissance plus abstraite, dite théorique ou formelle, et candidate au label de scientificité. Or il est important, en linguistique autant et plus qu'ailleurs, de s'interroger sur les relations qui existent entre savoir de l'usager et savoir du spécialiste, lesquels semblent soumis à des interactions particulièrement complexes.

Une dépendance réciproque entre les deux types de savoir s'exprime en effet de plusieurs façons, que je commencerai par rappeler brièvement. D'abord, entre connaissance naïve et connaissance réflexive, la limite n'est pas tranchée en toute rigueur et la différence semble être question de degré et non de polarité (1.1.1.); en second lieu, l'existence d'une filiation entre les deux formes de savoir conduit à de constants échanges conceptuels, et rend d'autant plus ténue la frontière qui est censée les séparer (1.1.2); enfin, le linguiste ne peut prétendre échapper totalement à sa condition primitive de locuteur spontané, dont il reste dépendant jusque dans l'exercice de sa science (1.1.3.).

## 1. De l'épi- au métalinguistique

1.1.1. En premier lieu donc, il apparaît clairement qu'un grand nombre d'activités prenant le langage pour objet se situent à mi-chemin entre savoir naïf ou *épilinguistique*, "non posé pour soi dans la représentation", et savoir savant ou *métalinguistique*, "c'est-à-dire représenté, construit et manipulé en tant que tel" (Auroux, sous presse, qui reprend une distinction due à Culioli). C'est par exemple le cas des représentations graphiques, qui présupposent diverses façons d'opérer le découpage de la chaîne linguistique, le cas aussi de maintes subversions langagières propres au discours poétique, aux mots d'esprit, voire au discours délirant (Grésillon, 1985); on peut y ajouter certaines manifestations de la conscience linguistique enfantine (Bonnet et Gardes-Tamine, 1984), ou encore les spéculations étymologiques des Anciens, les descriptions grammaticales traditionnelles, normatives et scolaires, etc. Tous ces produits révèlent une activité grammaticale plus ou moins explicite, plus ou moins élaborée, sans atteindre (ou n'atteignant que par paliers) au statut de théories scientifiques constituées. Les analyses grammaticales mises au compte de l'activité épilinguistique ne connaissent ni les mêmes finalités, ni la même autonomie épistémologique que la linguistique théorique: chacune d'entre elles suppose néanmoins un mode spécifique de prise de conscience de l'objet, qui obéit à sa pertinence propre<sup>1</sup>, et prépare le terrain à l'émergence d'une science linguistique détachée de préoccupations externes.

1.1.2. De la conscience épilinguistique au savoir spéculatif sur la langue, il y a en effet non seulement une série de degrés, mais aussi une interdépendance d'ordre historique (Auroux, *ibid.*), le second s'étant dégagé peu à peu de la première selon un processus qui ne saurait apparaître comme achevé. Etant donné cette filiation qui est à la fois logique et chronologique, le métalinguistique demeure largement tributaire de l'épilinguistique, ce qui se ressent par exemple dans le fait que le discours des linguistes "récupère" volontiers les catégories traditionnelles ou les termes grammaticaux vernaculaires, porteurs d'un haut degré de potentiel persuasif (A. Berrendonner, 1986: 145-149). De façon symétrique, il arrive aussi que des bribes du savoir savant se voient souterrainement reversées, par le biais des

---

<sup>1</sup> Ainsi que Baratin et Desbordes, 1981, l'ont montré à propos des théories grammaticales de l'Antiquité classique.

vulgarisations ou des adaptations scolaires, dans le savoir non réflexif, un peu de la même façon que chez le linguiste lui-même, la réflexion théorique est susceptible d'entraîner une modification du comportement langagier: ainsi Meillet avait-il banni le passé défini de ses écrits, estimant ce temps verbal en voie de disparition en français.

1.1.3. Car, comme tout être parlant peut être crédité d'une connaissance de sa langue, de même tout linguiste est également (ou du moins a été) un locuteur "naïf", dont le savoir pratique est susceptible d'interférer avec la démarche scientifique:

[Le linguiste fait état] évidemment, qu'il le veuille ou non, de sa capacité vécue d'user d'une au moins d'entre [les langues] comme moyen d'expression et de communication (Granger, 1979: 182).

Ce phénomène, ignoré sinon franchement dénié dans ses enjeux épistémologiques par les tenants de la méthode introspective, affecte par exemple, et de manière cruciale, le tri des données empiriques: au cours de l'activité scientifique sur le langage en effet, les matériaux langagiers sont constamment ventilés en énoncés *grammaticaux* d'une part, seuls objets légitimes du savoir linguistique, et énoncés *agrammaticaux* ou *déviants* d'autre part, rejetés hors du champ de l'étude. Dans cette exclusion d'une partie du donné ou du possible linguistique, l'intuition subjective du locuteur, éventuellement ses préjugés idiolectaux ou normatifs, viennent ouvertement relayer et parfois biaiser l'observation scientifiquement impartiale des faits<sup>2</sup>. Un meilleur contrôle de ce phénomène, qui, à l'évidence, contribue à empêcher l'unification du champ de la connaissance linguistique, passe forcément par une réflexion contrastive sur les pratiques grammaticales spontanées d'une part, et celles développées par l'arsenal méthodologique de la linguistique d'autre part.

1.2. Il y a donc, on le voit, à la fois continuum et interférences constantes entre savoir naïf et savoir spéculatif sur la langue, entre activité épilinguistique et activité métalinguistique. Somme toute, il n'y a, entre les deux formes de savoir linguistique, ni confusion possible quant aux enjeux poursuivis, ni absence totale d'emprise réciproque, et il est certain que des phénomènes de régulation mutuelle sont constamment à l'oeuvre selon un va-et-vient complexe et difficile à cerner.

---

<sup>2</sup> Sur les affinités de cette pratique avec une *prohibition*, cf. J.-C. Milner, 1978: 80; et sur la composante normative inavouée de l'activité des linguistes, voir A. Berrendonner, 1982, *passim*.

Un autre rapport de dépendance, qui découle sans doute en quelque manière des précédents et qui nous retiendra plus particulièrement dans la suite de cette étude, tient au fait que le recours au *sujet parlant*, à sa *conscience* ou à son *intuition*, constitue un topos privilégié du discours des linguistes. Quelques exemples, dont on allongerait aisément la liste, rappelleront les principaux contextes dans lesquels le locuteur est convié à la rescousse du savant. Historiquement, la *conscience du sujet parlant* a permis de fonder la notion primordiale de *langue* et celle d'*entité concrète* en linguistique synchronique (2.1.); le savoir du locuteur, rebaptisé parfois du nom de *compétence*, est devenu l'objet même à modéliser (2.2.); dans l'argumentation, l'intuition du sujet parlant est invoquée comme étalon incontesté permettant d'évaluer les descriptions concurrentes (2.3.); enfin, et ce n'est évidemment pas innocent, l'activité du locuteur sert souvent de comparant à l'activité du linguiste lui-même, ou vice-versa (2.4.).

## 2. L'appel à la conscience du locuteur

2.1. Dans le *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure, l'élaboration du concept de *langue* comme système idiosynchrone est directement tributaire du recours à la notion de conscience des locuteurs, au sentiment linguistique de ceux qui pratiquent leur langue naïvement, et, en particulier, dans l'ignorance des données historiques. C'est cette perspective de l'usager qui, pour Saussure, fonde l'objet de la linguistique statique. Le devoir assigné par priorité au linguiste consiste dès lors à "entrer dans la conscience des sujets parlants" (CLG /E 1351), à adopter, sur les faits de langage, leur point de vue et leur mode d'analyse:

[...] nous devons *nous attacher à une analyse psychologique plutôt que logique* <et ne pas faire> *une analyse qui suppose la réflexion*. (CLG /E 2823 : I R 2.43)

Si l'examen "horizontal" des solidarités synchroniques prime sur la perspective diachronique ou "verticale" illustrée par les travaux de grammaire historique, c'est en effet "parce qu'on parle dans la tranche horizontale", alors que "la section verticale ne sera considérée que par le linguiste" (CLG /E 1496: III C 371). Le point de vue spontané du locuteur devient seul apte, dès lors, à garantir l'adéquation au réel et le caractère concret des analyses opérées par le savant, analyses suspectes, sans cette caution, de relever du pur soliloque ou de la fantasmagorie, au lieu de pointer les valeurs d'un système.

Pour la masse parlante, la perspective où se présentent les termes, c'est la réalité. Ce n'est pas un fantôme, une ombre. (CLG /E 1496: III C 371)

Bien d'autres passages illustreraient le souci, récurrent dans la réflexion saussurienne, de justifier l'analyse du linguiste "par le sentiment conforme de la langue" (CLG /E 2769, N7 [3293])<sup>3</sup>. On retiendra cet extrait bien connu du premier Cours:

On peut dire que la somme des classements conscients et méthodiques faits par le grammairien qui étudie un état de langue sans faire intervenir l'histoire doit coïncider avec la somme des associations, conscientes ou non, mises en jeu dans la parole. (CLG /E 2173)

Il suffira de retenir ici que grâce au concept de *langue*, le savoir du locuteur reçoit une légitimation décisive face au savoir du savant, qui lui devient ainsi de quelque manière subordonné. De ce renversement hiérarchique, il s'ensuit que les objets *réels, concrets* construits par la science ne peuvent plus être que ceux qui sont également d'une façon ou d'une autre présents à la conscience du locuteur, par opposition à telle distinction "abstraite" au sens négatif du terme, c'est-à-dire "n'appartenant qu'aux grammairiens mais non ratifiée par la conscience des sujets parlants"<sup>4</sup> (CLG/E 2195: III C 299). C'est un garde-fou qui est ainsi mis à l'activité "objective" (CLG/E 2760) du linguiste, mais aussi, en dépit de l'apparente simplicité du critère revendiqué, une ascèse qui est imposée à sa méthode: l'intuition du sujet parlant n'est-elle pas, par essence, un objet mobile, difficile à capter, qui se dérobe sans cesse ?

La méthode est simplement d'observer, de considérer comme réel / [109] ce que la conscience de la langue reconnaît, ratifie, et comme irréel ce qu'elle ne reconnaît pas. Cela met la méthode à portée de tous. Par exemple un tableau de déclinaison est-il une invention de grammairien = existe-t-il ? Ainsi le développement des chapitres, ou ce contrôle, est un travail à faire d'après une méthode très simple. *L'oeuvre dans son ensemble <ne> sera <pas facile> pour cela.* (CLG/E 2163, II R 108-109, je souligne)

Seule l'activité de création analogique, longuement décrite dans le *Cours*, est en fait de nature à apporter la preuve "absolue, péremptoire" (CLG/E 2590: I R

---

<sup>3</sup> Voir notamment le texte de la note manuscrite 3293 ou N 7, 1<sup>er</sup> appendice de l'édition synoptique de R. Engler, p. 19.

<sup>4</sup> La conscience du sujet parlant prend donc place parmi les moyens de preuve : sur la problématique de la validation des entités (re)construites par le savant, qui est à l'arrière-plan de toute la démarche saussurienne dès avant le *Mémoire* et jusqu'aux *Anagrammes*, voir Reichler-Béguelin, sous presse.

2.37) que l'analyse "involontaire" des locuteurs coïncide avec celle des grammairiens (CLG/E 2588: I R 2.64). Cela ne préjuge pas, notons-le, du sort à réserver aux formations morphologiques motivées, mais improductives: sont-elles analysées ou non par la conscience linguistique ?<sup>5</sup>

2.2. A l'exception de l'école behavioriste anglo-saxonne, un grand nombre de linguistes post-saussuriens ont repris, d'une manière ou d'une autre, l'idée que "l'objet de la linguistique est une connaissance" (L. J. Prieto, 1975: 80), ou encore que la linguistique est un savoir sur un savoir, un savoir réflexif ayant pour objet un savoir intuitif ou technique des locuteurs:

Die Linguistik sagt, was die Sprecher schon wissen [...] (E. Coseriu, 1988: 227)

Il est à peine besoin de rappeler que dans l'optique des générativistes,

La grammaire d'une langue se propose d'être une description de la compétence intrinsèque du locuteur-auditeur idéal (N. Chomsky, 1971 (1965): 14),

la compétence étant à son tour définie comme "la connaissance que le locuteur-auditeur a de sa langue" (*ibid.*), c'est-à-dire la réalité mentale sous-jacente à son comportement linguistique. La grammaire est conçue dans cette optique comme une "théorie de l'intuition linguistique" dont les procédures opératoires et l'adéquation descriptive se mesurent à l'aune de "la connaissance implicite qu'elle tente de caractériser et de décrire" (*op. cit.*, 36). Aussi Chomsky revendique-t-il ouvertement l'emploi ambigu du terme de *grammaire*, désignant à la fois "la 'théorie de la langue' telle que le sujet l'a intérieurement représentée" et "la formulation linguistique de celle-ci" (*op. cit.*, 43).

Cela revient-il à faire du produit de la modélisation savante une pure tautologie par rapport au savoir du locuteur ? Ce n'est pas si simple. Certes, pour Chomsky, en dégageant par exemple la triple ambiguïté d'une phrase donnée, "nous ne donnons aucune information nouvelle à l'auditeur, nous ne lui apprenons rien de nouveau sur sa langue" (*op. cit.*, 39). Néanmoins, nous linguistes, nous explicitons un savoir implicite (inconscient ? subconscient ?) du locuteur, "nous disposons les choses de telle façon que son intuition linguistique, précédemment obscurcie, lui devient évidente." (*ibid.*)

---

<sup>5</sup> Cf. Martinet, 1967: 6-7: "[...] il est pratiquement impossible de tracer une limite précise entre ce qui est sémantiquement analysable et ce qui ne l'est pas [...]". Sur l'analogie créative comme facteur de contrôle de l'activité analytique spontanée, cf. C. Vallini, 1972: 87, et F. Gadet, 1987: 108-112.

De façon similaire, la tâche du linguiste consiste pour Coseriu, 1988: 205, à faire passer un savoir non fondé (*erkannt* au sens de Hegel) au statut de savoir fondé, réflexif (*bekannt*), ou encore, en reprenant les catégories de la *cognitio* posées par Leibniz, de transformer une *cognitio clara confusa* (un savoir non fondé, de type connaissance esthétique), éventuellement une *cognitio clara distincta inadaequata* (un savoir techniquement fondé), en une *cognitio clara distincta adaequata*, c'est-à-dire en un savoir fondé scientifiquement (*loc. cit.*: 206-213).

2.3. Si l'intuition du sujet parlant représente, pour beaucoup d'auteurs, l'objet même à modéliser, elle est aussi invoquée comme instrument de contrôle:

Elle <la méthode du savant> a pour étalon, pour prototype, la perspective du sujet parlant. (Saussure, *CLG /E 1503: G 2.24b*)

De même, l'intuition du locuteur-auditeur est, dans la vision chomskyenne, l'étalon suprême déterminant la correction de toute grammaire, de toute théorie linguistique ou de tout test opératoire que l'on propose. (Chomsky, 1971 (1965): 38)

Aussi le recours à la conscience des locuteurs occupe-t-il une place de choix dans l'arsenal argumentatif des linguistes dès qu'il s'agit de discriminer des analyses concurrentes. En voici un exemple, choisi au hasard:

La valeur de *avons*, par exemple, dans *avons couru*, résulte du groupement associatif (le paradigme verbal) et du groupement syntagmatique (*avoir* + participe passé). Cette valeur ne se laisse pas définir en traits de sens; elle n'en est pas moins réelle: elle fait partie de la "conscience linguistique" [...] (Godel, 1969: 126)

Dans le discours de la linguistique, dire d'une analyse ou d'une distinction qu'elle coïncide avec la "conscience des locuteurs" sert d'argument polyvalent, visant probablement d'autres objectifs que la seule adéquation descriptive: ainsi prévenir le reproche d'artifice ou de sophistication, ou encore invoquer la caution d'une majorité silencieuse. Surtout, cet argument est susceptible d'épargner à celui qui l'énonce tout supplément d'enquête, l'intuition linguistique étant une prémisse aussi largement admise que mal définie. On se préoccupe rarement, en particulier, de faire la différence (ou de se demander s'il conviendrait d'en faire une) entre conscience linguistique, intuition linguistique, savoir linguistique, comportement linguistique,

sentiment linguistique, tous évoqués de manière relativement interchangeable, et sans grand souci d'approfondissement empirique.<sup>6</sup>

2.4. Enfin, si le savoir de la linguistique se donne comme modélisation de l'intuition des sujets parlants, il est peu surprenant que la démarche même du grammairien soit comparée, à diverses occasions, avec l'une ou l'autre des activités propres au locuteur non linguiste. Pour Chomsky par exemple, la détermination du système sous-jacent de règles constituant la compétence est l'affaire aussi bien du linguiste que de l'enfant apprenant sa langue, dont les positions respectives sont présentées comme fondamentalement symétriques (1971 (1965): 13, 50). Le parallèle entre l'investigation heuristique du linguiste et la situation concrète d'apprentissage d'une langue est maintes fois réitéré:

Des contraintes formelles de cette espèce pesant sur un système de concepts peut restreindre fortement le choix (*opéré par l'enfant ou le linguiste*) d'une grammaire descriptive... (*loc. cit.*: 49, je souligne)

Cette présentation de l'apprentissage linguistique *peut, cela est évident, être transposée directement* en une description de la manière dont un linguiste, guidé dans son travail par une théorie linguistique remplissant les conditions (I)-(V), justifierait la grammaire qu'il construit pour une langue sur la base de certaines données linguistiques primaires. (*loc.cit.*: 53, je souligne)

Chez Saussure également, linguiste et sujet parlant semblent tout naturellement permutables dès qu'est adoptée la perspective statique:

L'observateur placé en un point fixe, déterminé, *c'est le sujet parlant ou le linguiste qui se met à sa place.* (CLG/E 1354-5, III C 336, je souligne.)

Ailleurs, la position du linguiste mis en demeure de découper en signes la chaîne langagière est implicitement comparée à celle du lecteur d'une inscription grecque où les mots ne sont pas séparés, ou encore à l'auditeur d'une langue étrangère, qui se trouve devant la tâche de faire "la séparation de mots":

Soit LE MOIS DE DECEMBRE. Il s'agit de séparer (comme sur une inscription grecque). (CLG/E 1731: G 1.7b)

---

<sup>6</sup> Coseriu, qui reproche à Chomsky de ne pas faire suffisamment le départ entre connaissance de type réflexif et intuition naïve (1988: 155, 197), se propose à bon droit d'identifier les formes prises par le savoir linguistique. Une telle entreprise nécessiterait toutefois l'utilisation de procédures expérimentales, comme celles auxquelles a recouru I. Berthoud-Papandropoulou dans son livre sur *La conscience métalinguistique chez l'enfant* (1980).

Plus récemment, L. Apostel (1967: 1092), a préféré suggérer que "le modèle du linguiste serait l'expert en cryptographie", mais sans renoncer pour autant à tirer comparaison du cas de l'enfant ou de l'adulte en situation d'apprentissage:

L'enfant qui apprend à parler doit se former une image du langage et doit donc inconsciemment parcourir les étapes élémentaires du travail qu'accomplit le linguiste consciemment et systématiquement. [...]

L'adulte qui apprend une langue, nouvelle pour lui, opère en quelque sorte comme le linguiste et rencontre des obstacles semblables. (1967: 1057)<sup>7</sup>

Dans tous ces exemples, l'accent est donc mis sur une relation de coïncidence de vues et d'accord tacite entre le linguiste et les locuteurs, virtuellement substituables et astreints à des tâches identiques. Il arrive même que l'énonciateur-linguiste, à la faveur d'un dédoublement révélateur, se confonde aux seconds sous l'étiquette d'un *nous* :

Mais cela n'empêche pas que *nous n'accomplissions* inconsciemment <sur le mot fait> *la même analyse que le linguiste*. (Saussure, N7, *loc. cit.* n.3, je souligne)

### 3. La mise à distance du locuteur

3. Il est douteux, néanmoins, que le travail effectué jusqu'ici par les linguistes ait consisté purement et simplement à mettre au jour les opérations d'analyse effectuées avec spontanéité par les sujets parlants, tout comme il peut sembler optimiste de supposer, à titre d'exemple, que la conscience des locuteurs francophones identifie avec aisance et homogénéité deux unités successives dans le mot *du* :

[...] *du* où quiconque n'est pas aveuglé au départ par la tradition graphique peut immédiatement isoler une unité /d/, identique à tous égards à celle qu'on trouve dans *d'hier*, le /y/ restant se présentant comme une variante formelle de l'article défini [...] (A. Martinet, 1974: 229; voilà une analyse qui "suppose la réflexion", cf. 2.1., et où le *quiconque* ne saurait viser que des grammairiens avertis, au fait des méthodes<sup>8</sup>.)

---

<sup>7</sup> On pourrait citer bien d'autres parallèles entre l'activité du linguiste et un aspect quelconque du fonctionnement langagier: voir par exemple R. Amacker, 1975: 146, ou H. Seiler, cité par M. Kilani-Schoch, 1988: 35.

<sup>8</sup> Je me propose d'examiner ultérieurement, plus en détail qu'il n'est possible de le faire dans cette étude limitée et programmatique, la controverse sur les critères de segmentation en unités significatives. Cette controverse est en effet pertinente pour la question de la conscience du locuteur,

Certes, à l'origine, il s'agissait pour le linguiste, en disant des vérités sur la langue, de dire par là-même des vérités sur les comportements et les savoirs langagiers des locuteurs, de rechercher "une formulation du métalinguistique immanent à une langue" (Granger, 1979: 129). Et pourtant, les notions formelles élaborées par les spécialistes semblent obéir à des principes de construction nettement étrangers à ceux dont se servent quotidiennement les usagers: ces derniers se révèlent en particulier peu soucieux de consistance logique au sens strict dans leurs procédures analytiques, et se satisfont fort bien de notions floues, fondées sur des propriétés hétérogènes et non toujours décidables<sup>9</sup>. En regard de ce mode de catégorisation pratique ou naïf, les grammairiens modernes n'ont guère fait, en somme, que de promouvoir des modèles d'experts, prétextes à querelles d'experts, et détachés plus ou moins radicalement des phénomènes vécus. Les écoles qui prétendent replacer au centre de leurs préoccupations le point de vue de l'usager se sont en conséquence abrités derrière le concept de "naturalité", en réaction avec l'"artificialité" de certains formalismes (Kilani-Schoch, 1988: 23-31).

On comprend mieux, dans de telles conditions, que tout en invoquant le locuteur spontané comme garant de ses modélisations, le linguiste ait parfois éprouvé la nécessité de le mettre à distance, et de se soustraire à l'inconfort de son verdict. Des stratégies très diverses ont permis, chacune à leur manière, d'aboutir à une révocation relative ou totale du point de vue du sujet parlant: elles ont respectivement consisté à idéaliser le locuteur-auditeur, au sens technique du terme, à jeter le doute sur la qualité de son intuition, ou encore à prétendre cette dernière insaisissable.

3.1.1. Une première manière de désamorcer le sujet non-linguiste est en effet d'en construire un artefact, par exemple en la personne du fameux "locuteur-auditeur idéal, appartenant à une communauté linguistique complètement homogène, qui connaît parfaitement sa langue et qui, lorsqu'il applique en une performance effective sa connaissance de la langue, n'est pas affecté par des conditions grammaticalement non pertinentes" (Chomsky, 1971 (1965): 12). Cet usager idéal et

---

dans la mesure où elle soulève le problème du statut théorique qu'il convient de réserver à la notion non formelle de *mot*. On peut suivre le débat notamment dans les travaux de Bally, de Sechehaye, de Frei, de Godel, de Prieto, de Metz et de Martinet cités dans la bibliographie, travaux où la question de la contrepartie psychologique et/ou fonctionnelle des entités théoriques est constamment à l'arrière-plan.

<sup>9</sup> Pour une illustration de ce problème d'opposition entre catégorisations formelles et catégorisations pratiques, cf. Berrendonner et Reichler-Béguelin, 1989.

si parfaitement compétent ne peut guère s'identifier qu'avec l'expert en langue lui-même (*loc. cit.*: 37), l'intuition du descripteur étant, par une sorte de coup de force, prise pour prototype de celle du locuteur en général. C'est une façon élégante de congédier le sujet parlant naïf, d'éviter d'avoir à construire un "modèle du locuteur ou de l'auditeur" (*loc. cit.*:19), d'épargner pour un temps au savant la nécessité de modéliser l'intuition linguistique dans sa concrétude polymorphe; conçu de la sorte, le processus d'idéalisation du locuteur-auditeur revient en fait à neutraliser le point de vue de l'*autre*, que Saussure avait tenté d'instaurer comme contrepartie régulatrice du point de vue du savant (2.1.).

3.1.2.1. Mais se distancier du sujet naïf consiste aussi, quelquefois, à mettre en avant une dissymétrie entre savoir du locuteur et savoir du savant, lesquels ne se trouvent plus, dès cet instant, à égalité. Dans une telle perspective, le linguiste sait mieux que le sujet parlant ce que celui-ci sait, et il est compétent, entre autres, pour apprécier la valeur de ce que le locuteur peut dire de ce qu'il sait...

Manifestement, tout sujet parlant une langue a maîtrisé et intériorisé une grammaire générative où se formule sa connaissance de la langue. Cela ne veut pas dire qu'il soit conscient des règles de la grammaire, ou même qu'il puisse en devenir conscient, ou que ses affirmations touchant sa connaissance intuitive de la langue soient nécessairement exactes [...]

(Chomsky, 1971 (1965): 19)

Instance à la fois convoquée (cf. 2.2.) et discrètement révoquée, le sujet parlant joue donc ici un rôle bien plus ambigu qu'on l'eût cru au premier abord. S'il est détenteur d'un savoir effectif sur la langue, il n'en est pas pour autant maître de sa connaissance, et peut même ne pas se plier à l'évidence lorsque le linguiste lui rend manifeste sa grammaire interne:

La première impression de l'auditeur sera peut-être que ces phrases reçoivent la même analyse structurale. Même une réflexion attentive peut ne pas lui montrer que sa grammaire interne leur assigne des descriptions syntaxiques très différentes. (*loc. cit.*, 39-40, cf. 42)

Plus d'interchangeabilité, dans ce cas, entre les positions de l'usager et du savant, plus d'adéquation idyllique entre leurs deux savoirs, le linguiste se trouvant à l'occasion dans la nécessité "de *guider* et de dégager l'intuition du sujet parlant de façon assez minutieuse avant de déterminer ce qu'est effectivement sa

connaissance de la langue [...] (*loc. cit.*, 42, je souligne le verbe qui marque l'intervention active du linguiste sur l'objet d'étude qu'il s'est donné).

3.1.2.1. Par une opération épistémologique entièrement différente, A. Martinet exprime plus radicalement sa réticence à l'égard de l'intuition linguistique, qu'il conteste en tant que guide ou moyen de contrôle du travail scientifique. Cet auteur n'hésite pas en effet à évoquer les "dangers auxquels s'exposent les chercheurs qui font confiance à la conscience linguistique", critère qu'il récuse pour sa part au profit du critère fonctionnel (1974: 102; cf. 1966; 274-5), tout en remplaçant largement la notion psychologique de conscience du locuteur par celle, comportementale, de *choix* du locuteur (voir Martinet 1966, 1967, 1968). Cette option théorique, néo-bloomfieldienne et teintée de behaviorisme, a par exemple des conséquences notables dans la façon de concevoir les unités de première articulation, le critère de la significativité et la pertinence sémiotique cédant le pas au profit du critère d'autonomie syntaxique (1968: 298 et 301; 1970: 117-118). En évacuant la conscience linguistique, suspecte d'être mauvaise conseillère, elle a surtout pour effet de conférer au linguiste une place à part: dans l'exercice de sa science, il se veut retranché de la communauté des usagers, dont il scrute les comportements en tant que *faits*, et dont le sentiment linguistique n'a pas à concorder avec ses propres modes de classement (1966: 281).

3.1.3. Si le sujet parlant, susceptible de se rebeller contre certaines analyses du linguiste, est estimé peu fiable dans ses appréciations, il devient dans tous les cas bien difficile de se servir empiriquement de son intuition comme d'une mesure d'évaluation, d'un "étalon suprême" (cf. 2.3.) permettant de vérifier l'adéquation descriptive. Rien d'étonnant à ce qu'il y ait, pour Chomsky,

très peu de procédures d'expérimentation ou de traitement des données auxquelles on puisse se fier et qui permettent d'obtenir une information significative touchant l'intuition linguistique du sujet parlant. (1971 (1965): 36)

Dans cette optique, l'"épreuve de vérification" est donc rendue aléatoire par manque de "critères opératoires assurés" (*ibid.*), et l'intuition du locuteur s'avère insaisissable si ce n'est dans l'introspection. La science linguistique serait-elle dès lors condamnée à poursuivre ses efforts de théorisation dans une sorte d'autisme, sans certitude d'avoir jamais cerné la réalité de l'objet ? Constat bien pessimiste, que vient opportunément contrebalancer le postulat chomskyen de l'innéisme des structures

linguistiques, apte à redonner au modèle savant l'ancrage dans le concret existentiel qui risquait de lui faire défaut.

3.2.1. Certes, bien des efforts sont faits périodiquement pour surmonter ce qui peut apparaître comme une impasse, et pour tenter de réconcilier d'une façon ou d'une autre le savoir du linguiste avec la conscience du sujet parlant. Mais le paradoxe que doit gérer la linguistique n'en subsiste pas moins: les simulations savantes sont bien, de quelque façon, redevables des démarches cognitives et pratiques du locuteur spontané, dont, de surcroît, elles prétendent souvent rendre compte; cependant, elles sont aussi constamment vouées soit à les périmer comme partielles ou imparfaites, soit à en recevoir des démentis.

3.2.2. Il vaut la peine, pour clore tout provisoirement notre rapide investigation, de voir comment s'expriment, chez F. de Saussure déjà, l'ambivalence du statut du locuteur, ainsi que les difficultés liées à cette situation épistémologique spéciale où sujet et objet du savoir ne sont que partiellement clivés.

Une première mise à distance du locuteur spontané apparaît avec l'idée que les unités linguistiques ne sont pas données d'avance (elles ne sont donc pas "mises à disposition" par le savoir naïf), et qu'"il faut un effort" pour ne pas prendre pour linguistiques des entités qui sont d'un autre ordre (CLG/E 1710: C 285; cf. 1715). Par ailleurs, dès que le critère sémiotique, "ressenti" par la conscience des sujets, est choisi comme "guide" exclusif pour le découpage en unités, Saussure reconnaît instantanément qu'il existe des "degrés de conscience et de significativité" (1737: G 1.10b)<sup>10</sup>; il admet aussi que

<les hésitations>, les à peu près, les demi-analyses, <les flottements> sont un caractère constant des résultats auxquels arrive la langue <par son activité>.

(CLG/E 2602: I R 2.64)

On ne saurait mieux caractériser les particularités du savoir épilinguistique, particularités que la science doit décrire sans les juger, mais sans non plus les

---

<sup>10</sup> Coseriu, qui ne tire pas profit de l'édition d'Engler, accuse trop vite Saussure d'une part d'avoir considéré la compétence linguistique comme une connaissance exclusivement *inconsciente*, et d'autre part d'avoir éludé la question de savoir si cette compétence peut prendre des formes différentes (Coseriu, 1988: 32-33, 188-189). Notons en effet que le passage incriminé par Coseriu ("...[la langue est un système qu'on ne peut saisir que par la réflexion]; ceux-là même qui en font un usage journalier l'ignorent profondément", CLG/E 1222) est dû aux éditeurs. Les notes de Constantin disent bien différemment: "On pourrait invoquer ce fait que l'on n'applique pas la réflexion à la langue <(distinction entre conscient et inconscient)> et préciser le degré de conscience qui préside en général aux faits de langage." (CLG/E 1203: III C 314, je souligne).

reprendre telles quelles à son compte. D'où une position ambiguë à l'égard de l'unité-mot, "pseudo-organisme si puissant d'illusions" (Note 3317.1, p. 38 de l'Appendice d'Engler), dont la réalité est pourtant reconnue comme centrale dans le fonctionnement de la langue (CLG/E 1812; cf. Godel, 1957: 211; Engler, 1974: 115-117); d'où aussi l'idée, quelque peu contradictoire au premier abord, que la langue "fait des fautes, mais qui n'en sont pas", propos qui illustre bien la position équivoque du grammairien, porté à prendre pour norme tantôt sa propre analyse, tantôt celle qui émane de l'activité des locuteurs elle-même:

La langue ne peut pas procéder comme le grammairien, elle <est à> un autre point de vue et les mêmes éléments ne lui sont pas donnés, elle fait ce <qui par> le grammairien est considéré comme des erreurs <mais> qui n'en <sont> pas, car il n'y a de sanctionné par la langue que ce qui est immédiatement reconnu par elle.

Entre *l'analyse subjective des sujets parlants eux-mêmes* (qui seule importe !) et *l'analyse objective des grammairiens*, il n'y a donc/[66] aucune correspondance, quoiqu'elles soient fondées toutes deux en définitive sur la même méthode (confrontation de séries). (CLG/E 2759-60, I R 2.65-66)

Bien que l'"analyse objective" visée ici par Saussure soit celle de la méthode diachronique, ces propos s'appliquent tout autant au cas du synchronicien, qui travaille comme l'historien à partir d'une connaissance de la langue *a priori* plus large que celle mise en oeuvre par le sujet parlant, et cherche d'autre part à investiguer le contenu intersubjectif de cette connaissance (Godel, 1975: 48).

## Bibliographie

- Amacker R., "Sur la notion de 'valeur'", in Amacker R., De Mauro T., Prieto L.J. (éds), 1974, 7-43.
- Amacker R., *Linguistique saussurienne*, Genève, Droz, 1975.
- Amacker R., De Mauro T., Prieto L.J. (éds), *Studi saussuriani per Robert Godel*, Bologne, Il Mulino, 1974.
- Amacker R. (éd.), *Actes du Colloque Présence de Saussure*, Genève, 21-23 mars 1988, Genève, sous presse.

- Apostel L., "Epistémologie de la linguistique", *in* Piaget (sous la direction de), 1967, 1056-1096.
- Auroux S., Introduction à l'*Histoire des idées linguistiques*, Bruxelles, Mardaga, sous presse
- Auroux S., Chevalier J.-C., Jacques-Chaquin N., Marchello-Nizia C. (sous la direction de), *La linguistique fantastique*, Paris, Denoël, 1985.
- Bally C., "Sur la motivation des signes linguistiques", *BSL* 41, 1940, 75-88.
- Bally C., *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, A. Francke S.A., 1944.
- Baratin M. et Desbordes F., *L'analyse linguistique dans l'Antiquité classique*, Paris, Klincksieck, 1981.
- Berrendonner A., *L'éternel grammairien. Etude du discours normatif*, Berne, Peter Lang, 1982
- Berrendonner A., "Jargon et persuasion chez les linguistes", *in*: Ouellet P. et Fall K., 1986, 132-145.
- Berrendonner A. et Reichler-Béguelin, M.-J. , "Décalages. Les niveaux de l'analyse linguistique", *Langue française* 81, février 1989, 99-125.
- Berthoud-Papandropoulou I., *La réflexion métalinguistique chez l'enfant*, thèse de l'Université de Genève, Genève, Imprimerie nationale, 1980.
- Bonnet C. et Tamine-Gardes J., *Quand l'enfant parle du langage. Connaissance et conscience du langage chez l'enfant*, Bruxelles, Mardaga, 1984.
- Chomsky N., *Aspects de la théorie syntaxique*, trad. par J.-C. Milner, Paris, Seuil, 1971 (éd. anglaise: 1965).
- Coseriu E., *Sprachkompetenz. Grundzüge der Theorie des Sprechens*, bearbeitet und herausgegeben von Heinrich Weber, Tübingen, Francke Verlag, 1988.
- Engler R., "La linéarité du signifiant", *in* Amacker R., De Mauro T., Prieto L.J. (éds), 1974, 111-120.
- Frei H., "Qu'est-ce qu'un dictionnaire de phrases ?", *CFS* 1, 1941, 43-56.
- Frei H., "Critères de délimitation", *Word* X/2-3, 1954, 136-145.
- Frei H., "L'unité linguistique complexe", *Lingua* 11, 1962, 128-140.
- Gadet F., *Saussure. Une science de la langue*, Paris, PUF, 1987.
- Gambarara D., "Il circuito della *parole* e il modo di riproduzione delle lingue", *in* Amacker R., De Mauro T., Prieto L.J. (éds), 1974, 133-164.
- Gardin J.-C., *Les analyses de discours*, Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 1974.

- Gardin J.-C. *et alii*, *La logique du plausible*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2<sup>e</sup>1987.
- Godel R., *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève, Droz, 1957 (2<sup>e</sup> tirage: 1969).
- Godel R., "De la théorie du signe aux termes du systèmes", *CFS* 22, 1966, 53-68.
- Godel R., "Questions concernant le syntagme", *CFS* 25 (= *Mélanges H. Frei*), 1969, 115-131.
- Godel R., "La nozione di lingua", in Vignuzzi *et alii* (éds), 1975, 39-49.
- Granger G., *Langages et épistémologie*, Paris, Klincksieck, 1979.
- Grésillon A., "Le mot-valise: un 'monstre de langue'?", in Auroux *et alii*, 1985, 245-259.
- Jacob A., *Genèse de la pensée linguistique*, Paris, Armand Colin, 1973
- Kilani-Schoch M., *Introduction à la morphologie naturelle*, Berne, Peter Lang, 1988.
- Martinet A., *Langue et fonction*, Paris, Gonthier/Denoël, 1962.
- Martinet A., "Les choix du locuteur", *Revue philosophique*, t. CLVI, 1966, 271-282.
- Martinet A., "Syntagme et syntème", *La Linguistique* 1967/2, 1-41.
- Martinet A., "Mot et syntème", *Lingua* 21, 1968, 294-302.
- Martinet A., *Éléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin, 2<sup>e</sup>1969.
- Martinet A., *La linguistique synchronique*, Paris, PUF, 4<sup>e</sup>1974.
- Martinet A., "De quelques unités significatives", in Amacker R., De Mauro T., Prieto L.J. (éds), 1974, 223-233.
- Metz C., "Remarque sur le mot et sur le chiffre", *La Linguistique* 1967/2, 41-56.
- Milner J.-C., *L'amour de la langue*, Paris, Seuil, 1978.
- Ouellet P. et Fall K. (éds), *Les discours du savoir*, Chicoutimi, UCAQ, 1986.
- Piaget J. (sous la direction de), *Logique et connaissance scientifique*, Paris, Gallimard, 1967.
- Piaget J. (et collab.), *La prise de conscience*, Paris, PUF, 1974.
- Prieto L.-J., *Pertinence et pratique*, Paris, Minuit, 1975.
- Prieto L.-J., *Études de linguistique et de sémiologie générales*, Genève, Droz, 1975.
- [Reichler-]Béguelin M.-J., "Des formes observées aux formes sous-jacentes", In R. Amacker & R. Engler (éds), *Présence de Saussure. Actes du Colloque international de Genève (21-23 mars 1988)*, , Genève, Droz, 1990, 21-37.
- Saussure F. de, *Cours de linguistique générale*, 1<sup>e</sup> éd. par C. Bally et A. Sechehaye 1916; cité ici dans l'édition critique et synoptique de R. Engler, Wiesbaden, Harrassowitz, dès 1967.

Sechehaye A., "Locutions et composés", *JPs* 18, 1921, 654-675.

Vallini C., *Linee generali del problema dell'analogia dal periodo schleicheriano a F. de Saussure*, Pise, Biblioteca dell'Italia dialettale et di Studi et saggi linguistici 5, 1972.

Vignuzzi U. et alii (éds), *Teoria e storia degli studi linguistici*, Rome, 1975.